

# Conférence de Jeff Shapiro

## Inspiration et influence japonaises : une autre perspective

Mon attirance pour le Japon et pour la cuisson au bois en particulier vint d'un engouement pour la culture japonaise, un pays qui paraissait si étranger au mien. Ce n'était pas vraiment les objets qui m'intéressaient mais j'étais plutôt attiré par la sensibilité à une esthétique différente, à la beauté résidant dans les « imperfections » de la Nature. Par moments j'avais l'impression de vivre un roman. Mes 6 mois de séjour au Japon se sont transformés en 9 années, et c'est cette période qui fut à la base de mon développement artistique.

Plutôt romantique au départ, les années m'ont formé au pragmatisme. Mon défi personnel fut de trouver ma réponse à la culture et l'esthétique japonaise sans la copier et sans reproduire les objets japonais comme des fac-simile.

Je suis relativement nouveau à la pratique du shino et des glaçures en général ; aussi j'utilise l'émail d'avantage comme un peintre en 3 dimensions. J'ai également travaillé sur une série que j'appelle « Résurrection ». Ce sont des pièces qui ont été cuites une fois, généralement dans un four tunnel, puis de nouveau mises au feu une ou plusieurs fois avec une application de glaçure. L'idée de prendre un travail existant et lui donner une nouvelle vie en changeant sa surface m'intéresse.

- :- :- :- :-

Cette conférence n'est pas sur le raku ! le shino n'est pas le raku, et la poterie au bois n'est pas du raku ! ceci est une petite mise au point à certaines des questions que l'on me pose !

Cette conférence porte sur l'évolution du shino en particulier mais aussi sur la cuisson au bois en général pour le 21ème siècle. Que l'on soit artisans de pots utilitaires, sculpteurs, écrivains ou collectionneurs, notre challenge est de trouver une nouvelle façon d'utiliser l'émail ou la cuisson au bois en tant qu'outils, rompre le moule, penser autrement. Ceci ne signifie pas de faire des œuvres dans le seul but de se singulariser, ce qui est de piètre envergure, mais plutôt définir une direction en trouvant sa propre voix. Généralement les colloques et symposiums nous parlent de techniques ou nous abreuvent d'information. Mon souhait est que les personnes présentes quittent ce symposium avec davantage de questions que de réponses. Cette conférence devrait nourrir la pensée, donner impulsion et inspiration à ceux qui retourneront dans leur atelier pour trouver cette nouvelle direction.

Les critères de beauté en occident ont toujours été basés sur la symétrie et la perfection plutôt que sur l'abstraction. Bien sur ce sont des paramètres sûrs qui peuvent définir un concept de beauté, mais la beauté existe sous d'autres formes. A l'est, au Japon en particulier, le concept de LA beauté s'inspire des « imperfections » de la nature. Cette forme de beauté existe et est « parfaite » en elle-même. Nous faisons le choix de la voir ou de ne pas la voir. Tout est une question de point de vue.

Comme je suis devenu conteur au cours des années, je vais raconter quelques anecdotes pour exprimer mes réflexions sur l'influence japonaise et son inspiration dans la céramique contemporaine.

*Avant cela, deux mots sur le shino :*

En 2001 eut lieu une très bonne exposition à la Babcock Gallery à New York, suivie de la parution d'un livre écrit par mon ami Les Richter sur le shino contemporain. Beaucoup de pièces présentaient des effets de surface. Depuis des siècles la composition du shino a peu changé, une recette très simple parfois très travaillée ou parfois ne comprenant qu'un seul ingrédient : 100% feldspath. La grande différence entre le feldspath japonais et le feldspath occidental est la manière dont il est broyé ; tout comme le bon espresso est fonction de la mouture du café, ainsi le bon feldspath dépend de la manière dont il est broyé pour produire des grains ni ronds ni polis.

Revenons aux différences de point de vue entre l'occident et l'orient par une petite histoire que j'ai écrite pour la revue « Ceramics : Art and perception ».

Il s'agit d'une leçon décisive que j'ai reçue il y 25 ans. J'étais alors en Suisse, invité à visiter une artiste-tisserande japonaise. Elle était mariée à un riche industriel suisse. Quand nous arrivâmes à leur maison princière, nous traversâmes le jardin. Il y avait 3 grands pins. Au sommet de l'un deux, perché sur une branche, nous vîmes un japonais chaussé de tong traditionnels avec une cisaille d'élagage. Je le saluais en japonais et il descendit à mi-arbre pour discuter. Il nous dit qu'il venait d'une région du Japon et qu'il était submergé de bonheur d'être dans un endroit aussi beau. Il se sentait extrêmement redevable d'avoir été invité et ne voyait aucun moyen de le manifester si ce n'est qu'il était jardinier, que les arbres avaient grand besoin d'élagage et qu'il ferait ce cadeau au banquier suisse de mari de son amie. Puis il s'excusa et remonta dans son arbre. J'entraî rencontrer la tisserande et elle nous emmena dans son atelier. C'était un endroit magnifique avec tout un mur en baies vitrées face au jardin. Peu de temps après, son mari arriva et nous salua d'une amicale poignée de main. Il faisait face aux baies et comme je le regardais, je vis son sourire passé du doute à la franche colère et son visage viré du rose au gris. Puis il laissa échapper quelques mots comme « mais bon dieu qu'est-ce que ce type fait dans mon arbre ! ». Je comprenais alors que ces 3 pins étaient considérés comme des biens de famille entretenus depuis près de 200 ans, qu'ils étaient appréciés pour leur taille et leur majesté. Quand je me retournais pour voir ce qui se passait, je vis qu'aux pieds des 3 arbres la pelouse était recouverte de branches. M'approchant plus près de la baie vitrée, je vis nettement le haut des arbres et compris immédiatement le shock. Le jardinier japonais avait transformé les pins géants en gros bonzaï, avec juste quelques branches restantes sur chacun d'eux ! Il considérait son travail comme une œuvre d'art ; l'industriel lui, le considérait d'un autre œil.

Ainsi donc 2 perceptions du même objet. L'arbre en lui-même était beau des deux manières, mais malheureusement, il était maintenant totalement en dehors de son contexte et de son environnement.

*Parlons maintenant de romantisme et de pragmatisme.*

Le romantisme est utile car il attire, inspire, porte à l'engouement, et pour certains chanceux, fait découvrir la passion. En tant qu'artistes et artisans, nous devons être responsables et comprendre que, émail shino ou technique de cuisson au bois, tout cela ne sont que des outils à notre service. Un pot médiocre, cuit dans l'atmosphère romantique d'un four à bois, avec l'odeur de fumée, le pétilllement du feu et les flammes sortant de la

cheminée, même dans les meilleures conditions, restera toujours un pot médiocre avec une magnifique surface ! A la fin, c'est le travail qui parle. Pour paraphraser un musicien de jazz célèbre : « si le son est bon, c'est bon. Dans le cas présent, si ça a l'air bon et si ça fait du bien, c'est bon ». Je crois que la fin justifie les moyens. Le résultat n'est que la manifestation de la philosophie qui le sous-tend.

Maintenant, une autre histoire qui parle de thé et de bols a thé, l'histoire d'Arakawa.

### *Histoire d'Arakawa*

Alors que je visitais la vallée de Mino avec un ami, son maître Toyoba san nous dit de nous lever tôt le lendemain et de marcher jusqu'à l'atelier de son professeur qui n'était autre que l'atelier et la maison de Arakawa Toyozo, le fameux Trésor National Vivant ! Nous pourrions visiter le four du vénérable vieillard, sentir sa présence dans le vieil atelier, escalader le four a bois et la roue a eau. Mais nous devons être impérativement de retour au travail à 8:30 pétant ! Nous ne devons en aucun cas déranger le vieil homme qui « avait besoin de repos et de solitude ». Quelle opportunité pour nous. Arakawa san était alors assez vieux, et replié sur lui-même. Il ne travaillait plus à l'atelier. Tôt le lendemain matin, nous nous mimes en route ; je me sentais tout excité de voir cet endroit que j'avais vu a la télévision lors d'une série sur les trésors nationaux vivants japonais. C'était un matin d'été magnifique. Nous descendîmes le long d'une voie privée et j'aperçus le toit de chaume d'une ferme, au milieu de la forêt, comme surgit de terre, mais totalement intégrée à son environnement naturel. Nous vîmes le vieux four tunnel anagama et la roue hydraulique, puis l'atelier de Arakawa san ou il faisait ses fameux bols a thé. Contents d'avoir bien respiré l'air de la forêt et l'esprit abreuvé d'images et d'inspiration, nous reprîmes le chemin poussiéreux. Comme nous passions devant la ferme, la fille d'Arakawa san, portant kimono, était sur le seuil de la véranda et nous apostropha : « Ne vous sauvez pas. Si vous attendez quelques minutes, mon père prendra le thé avec vous ! ». Mike et moi nous regardâmes, tous deux nous rappelant les mots de Toyoba sans : « Surtout, ne dérangez pas le vieil homme ! ». A cet instant nous étions partagés entre ange et démon : « Ah, vas-y, qu'as-tu à perdre » « Non, n'écoute pas ; tu dois rentrer travailler ». Nous répondîmes « merci, mais nous devons vraiment partir ». Les mots sortaient difficilement de notre bouche alors que nous brûlions d'accepter. « Vous ne le dérangerez pas. Pourquoi ne pas rester pour le thé ? » dit-elle. La coutume au Japon veut qu'il ne sied pas d'accepter une offre tout de go ; cela serait mal poli. On peut accepter au bout de la troisième ou quatrième invitation. Les mains derrière le dos, je me rendais compte que j'en comptais inconsciemment le nombre ! Nous refusâmes la seconde et la troisième ; a ce stade, et sans se concerter, tous les deux souhaitions qu'il y en ait une quatrième. Ce fut le cas ! Avant que la fille d'Arakawa san n'ait terminé sa phrase « pourquoi ne pas venir... » nous nous inclinions et acceptions aussi humblement que puissent le faire 2 jeunes excités qui se précipitaient déjà là ou dans quelques minutes ils rencontreraient le maître.

Nous nous sentions comme évoluant dans un conte traditionnel japonais. On nous dit de quitter nos chaussures et de nous installer sur le tatami en paille de riz. La pièce était grande et vide à l'exception d'une table laquée basse. Les panneaux de bois coulissants avaient été enlevés, et de la ou nous étions assis, nous pouvions voir les profondeurs de la forêt et c'était comme si nous regardions une scène de théâtre s'inscrivant dans ce cadre rectangulaire parfait et attendant les performances d'acteurs. Soudain a gauche de la scène,

un personnage apparut. Une chevelure longue et blanche, des pommettes hautes et saillantes, l'allure d'un Indien d'Amérique. Il portait un costume de paysans teint artisanalement couleur indigo ; il marchait prudemment, incliné sur sa canne. A chaque pas, son chien faisait de même. « Je me demande si ils se sont entraînés » me dis-je à moi-même. Nous restâmes silencieux pendant que Arakawa san s'inscrivait dans le cadre de la forêt et méthodiquement se dirigeait vers le milieu de la véranda où se trouvait une pierre levée à la surface polie qui mesurait bien 63 cm de haut. Il vint devant la pierre et s'aidant de sa canne, s'assit, loin de nous, regardant au loin, son chien assis et regardant au loin, et nous, assis, regardant au loin, et c'était la seule chose juste à faire, méditation. Ce fut le moment de sérénité que j'avais si désespérément besoin de connaître.

Après ce qui nous parut une heure mais qui probablement ne dura que quelques minutes, Arakawa san soupira. Pas un soupir d'angoisse ou de découragement, plutôt un soupir de satisfaction, peut-être d'être en vie. Enfin, il soupira encore et sans se retourner dit : « JYAH ! » ou « BIEN ! ». Ça nous surpris « et bien... quoi ? » « KYOO DOIU HANASHI NI SHIMASHOOKA ? » « Bien, de quoi allons-nous parler aujourd'hui ? » dit-il. « Oh, de ce qu'il vous plaira ». Puis Arakawa rentra dans la pièce. Nous nous souvenions toujours des paroles de Toyoba san, mais elles nous parvenaient de plus en plus affaiblies. Nous étions assis en compagnie du Trésor National Vivant, en train de discuter et de boire le thé dans sa propre maison ! Nous continuâmes à discuter sur l'emplacement des coupes de bois à faire pour les cuissons et sur les gisements d'argile. Le temps passait agréablement et soudain nous réalisâmes que nous étions très en retard car il était plus de 9 :30 et que le prix à payer pour ce retard serait lourd. Nous décidâmes donc de partir à notre grand regret.

Nous nous excusâmes et étions sur le point de dire au revoir à Arakawa san quand soudain 2 hommes en costumes débouchèrent du coin de la maison. Par hasard, je connaissais l'un d'eux qui était éditeur. Avec courtoisie nous tentâmes de partir aussi rapidement que possible quand l'un d'entre eux dit : « Wow ! quelle chance vous avez les gars ». Je demandais pourquoi il disait cela. « Et bien, nous terminons l'édition du livre consacré à la vie et l'œuvre de Arakawa san. Il ne tourne plus de pièces, mais pour le livre, nous lui avons demandé de revenir à l'atelier et de faire des bols à thé. Puisque vous êtes là, vous pouvez y assister ! ». Une fois de plus, conflit entre anges et démons. Que pouvions-nous faire ? On ne pouvait pas manquer cette opportunité. Nous décidâmes d'un commun accord de retourner à l'atelier.

Ce fut comme je l'avais imaginé. Le plancher, sale, et le tour à main du potier : une grande roue en bois avec 4 trous, haut, bas, droite, gauche. Une baguette se fiche dans l'un des trous et entraîne la roue jusqu'à sa rotation inertielle.

Arakawa san était alors assez vieux et peut-être un peu sénile, mais c'était un maître. D'abord, il utilisait une argile superbe, légèrement rose, un peu crémeuse au toucher et très légère. Quand elle est tournassée sur le tour avec une estèque de métal, sa surface ressemble à de la glace à la framboise striée par la cuillère, ou aux ondulations sur le sable rose après le retrait des vagues. Depuis mon arrivée au Japon je n'ai cessé de regarder les bols à thé d'Arakawa san. Ils sont somptueux.

L'apprenti de Arakawa san pris un morceau d'argile en forme de cône et le mis sur le tour. Arakawa san se mis devant le tour. A la manière dont il mettait le bâton dans le trou et qu'il faisait tourner la roue, on voyait bien que cette roue avait servi depuis de nombreuses années. Elle tournait de manière déséquilibrée avec des ondulations ; quand la roue ralentissait, les ondulations suivaient le mouvement. Arakawa san avait fait ces gestes depuis si longtemps qu'il était en parfaite synchronisation avec l'ondulation, sa tête oscillant

avec le mouvement de la roue et de l'argile. De regarder, je sentais ma tête se mettre à l'unisson. Je me sentais extraordinairement excité d'être à 2 pas de ce Trésor National Vivant en train de faire l'un de ces magnifiques bols a thé. J'étais déterminé a apprendre quelles étaient les étapes pour réaliser un vrai bol a thé. J'imaginai qu'il y en avait au moins 10. Alors, il tapota le cône d'argile sur le tour, mouilla ses mains, centra la terre, et quand ses doigts se placèrent au milieu de la boule pour creuser, j'étais fin prêt pour compter les étapes : étape une, étape deux etc... Il enfonça son pouce, fit un simple geste des mains... et arrêta le tour. Le bol était là ! « Pas possible » me dis-je à moi-même « j'ai du mal voir ou être distrait ». Je me concentrais pour déterminer les différentes étapes de la fabrication du bol suivant, mais à ma stupéfaction, ce fut la même chose ; il allait direct de l'étape 1 à l'étape 10 !

La révélation c'est que faire un vrai et grand bol a thé n'est pas un exercice technique, mais un exercice d'harmonie.

Pour finir, je vais raconter 3 histoires qui illustrent comment se manifeste l'esprit d'un artiste. Bien que très différentes en apparence, toutes incarnent ce même état d'esprit que les artistes possèdent. Tous ont la maîtrise de leur art et la certitude de leurs moyens pour y parvenir. Je le redis, l'œuvre artistique n'est que la manifestation de l'esprit.

#### *Le Maître des arts martiaux*

Pendant que j'étais apprenti a Kyushu, j'eus l'occasion d'assister à une réception en l'honneur du consul général Américain qui rentrait aux U.S. Tout au long du jour, diverses manifestations avaient eu lieu : moines jouant de la flûte shakuhachi, cérémonie du thé, et dans un coin du jardin, un maître des arts martiaux se préparait pour une démonstration. Il était maître en maniement de l'épée. Pendant 2 heures, il resta parfaitement immobile, vêtu d'une large chemise hakama indigo et chaussé de tongs, penché vers le sol et méditant sur 3 gros bâtons de bambou emballés dans de la paille de riz situés à 2 mètres les uns des autres. A 2 heures, on nous appela pour assister à la démonstration. Nous nous rassemblâmes autour de ce lieu de méditation. Tout était calme, personne ne parlait, et nous sûmes alors qu'apparemment il était prêt. Ses yeux devinrent intenses et il se couvrit de sueur froide. Puis il dégagea son épée, se mis sur un pied puis debout, et sans se soucier des 3 bambous et de ce qu'il allait en faire, il éleva son épée. A cet instant ce fut comme si le temps s'arrêtait. Puis en mouvements rapides, il tailla l'air en direction des bambous, comme s'il dansait, dans un mouvement d'extrême fluidité. Un mouvement impressionnant, si rapide que je n'étais pas sûre d'avoir bien vu. Je pensais qu'il s'apprêtait à couper les bâtons d'un coup d'épée, mais alors je vis les bâtons, comme au ralenti, tomber les uns après les autres. Il avait taillé d'un coup au travers des 3 bâtons !

#### *Le calligraphe.*

Je fus invité à des démonstrations de calligraphie par un maître et ses élèves. On nous montra différents styles, des dessins sur papier sentant le parfum de l'encre. Les étudiants préparèrent un large espace en collant des feuilles de papier pour former une seule pièce de 2 m par 1.5m. On nous demanda de nous éloigner de l'espace à peindre. On apporta un seau plein d'encre au maître et un pinceau de la taille d'un balai. Comme pour le maître des arts martiaux, le calligraphe médita sur le papier tout en remuant

méthodiquement le pinceau dans le seau. Puis soudain, il fut prêt. Inondé aussi de sueur froide, dans un mouvement lent, il éleva le pinceau dans les airs, fit une pause, et dans un sifflement, attaqua le papier vigoureusement, balançant de l'encre dans toutes les directions ; puis il reposa le pinceau dans le seau : un seul coup de pinceau se déplaçant sur le papier tel un danseur (nous apprîmes plus tard que ce signe signifiait danse !)

### *Le Maître d'Ikebana*

La troisième histoire concerne un fameux maître d'Ikebana, du nom de Kawase san. Un groupe de gens regardait les artistes disposer les fleurs. Le maître avait l'air d'une star de cinéma, vêtu d'un ensemble Hakama blanc. Il arriva d'abord avec 2 assistants du temple où se déroulait la performance et sélectionna une longue tige de bambou. Les assistants l'amènèrent dans une immense pièce à haut plafond. Le bambou avait de très nombreuses branches qui remplissaient l'espace. On lui amena le bambou. Il le tint très droit, étudiant sa forme et son équilibre. Sur le sol, 4 outils : couteau, scie et 2 sécateurs. La aussi, le silence ; puis il fut prêt et sans jamais quitter le bambou des yeux, se saisit du couteau, tailla et coupa les branches dans une sorte de danse frénétique, si rapide qu'on ne pouvait suivre, mais en quelques instant le plancher fut recouvert de feuilles et de branches. Il ne restait que 3 branches sur la tige d'un équilibre parfait. Son œil était celui du sculpteur qui voit la pièce finie dans la pierre brute. Tout ce qu'il avait à faire c'était d'éliminer le reste.

*Traduit de l'anglais par Sylviane Perret*

- :- :- :- :-